

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Maria de l'Hospice de Madelaine Grandbois**  
Madeleine Grandbois, *Maria de l'Hospice*, présentation  
d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, 1980, 196 p.

Patrick Imbert

Number 19, Fall 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40573ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Imbert, P. (1980). Review of [Maria de l'Hospice de Madelaine Grandbois / Madeleine Grandbois, *Maria de l'Hospice*, présentation d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, 1980, 196 p.] *Lettres québécoises*, (19), 67–68.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

**Maria  
de  
l'Hospice**  
de  
**Madeleine Grandbois**

**maria  
de l'hospice**

**madeleine  
grandbois**

**fides**



On publie ou on republie, ces derniers temps, chez nous, quantité de contes. Retenons l'activité infatigable de chercheurs, tels Aurélien Boivin ou Clément Legaré. Ce dernier a publié en 1978 *Les contes populaires de la Mauricie*<sup>1</sup> narrés par Madame Béatrice Morin-Guimond et il récidive cette année avec *La bête à sept têtes et autres contes de la Mauricie*<sup>2</sup>. Mais pour se rendre véritablement compte de la richesse de notre folklore, il faudrait consulter le *Catalogue raisonné du conte populaire français en Amérique du nord* de Luc Lacourcière<sup>3</sup>. Car, justement, par opposition aux *Contes pour buveurs attardés* de Michel Tremblay, par exemple, jouant avant tout sur l'incongru, c'est de contes populaires qu'il s'agit ici. Les contes de Madeleine Grandbois s'inspirent avant tout du réel, de faits divers et ne mettent en scène qu'assez peu le merveilleux, caractéristique des contes de fées et pas du tout le renversement logique et quelque peu surréaliste à la Michel Tremblay.

C'est bien plutôt d'Albert Laberge ou de Rodolphe Girard que tiennent ces contes. Notons les remarques suivantes qui semblent issues tout droit de ce type d'écrit et qui nous font bien voir que la vie paysanne et la relation avec la glèbe ne constituent pas un mode de vie privilégié, enthousiasmant, idyllique, baignant dans une aura de paix, de concorde et d'harmonie comme nos hagiographes romanciers se plaisaient à nous le montrer. La phrase qui suit sent son Laberge ainsi que la seconde, présentant les jeunes femmes d'une manière beaucoup plus incarnée qu'éthérée : « Un paysan comme mille autres, sale, renfrogné, méfiant » (p. 131) ; « Il se pencha vers la belle, l'embrassa dans le cou. Elle eut un petit rire chatouillé, ne le repoussa pas » (p. 137). Quant aux thèmes, ils font la part belle aux sentiments les moins avouables de l'être humain et se manifestent à travers une optique tragico-grotesque de la petite société de Saint-Pancrace : « Si vous voulé trouvé des déserteurs, i en a toute ane gagne au barrage aux Castors, en haut du lac Caribou » (sic) (p. 148) ; « Il s'exclama d'un ton jovial : « Eh ben mon gars, tu peux être fier, j'ai fait faire à ta jambe un enterrement de première classe. » (p. 180).

Souvenons-nous aussi du texte de Laberge intitulé *Il marie sa fille*, lui-même ressemblant fortement à certains écrits de Maupassant, et l'on voit fort bien l'analogie avec *Le chapeau de castor* de Madeleine Grandbois. Dans les deux cas, en effet, un père avare ne veut pas dépenser son argent pour soigner sa progéniture et finalement s'en débarrasse (*Il marie sa fille*) ou cause sa mort (*Le chapeau de castor*) et jouit, en toute quiétude, de son bien en ayant, de plus, sauvé les apparences face à la société. C'est en se rendant compte de telles analogies que l'on se prend à regretter que, pour cette réédition, on n'ait pas voulu faire plus que d'habitude. On aurait souhaité en effet, que l'éditeur ait demandé une préface fouillée où deux contes (les deux mentionnés ci-dessus par exemple) auraient pu être comparés au niveau de la structure du récit et des agents d'action (Voir V. Propp, *Morphologie du conte*) ainsi que du point de vue des acteurs et des figures, des structures de surface (voir A.J. Greimas et les recherches de C. Legaré) et du style. On distingue, en effet, très nettement au niveau stylistique, la ressemblance entre l'énoncé suivant placé après une description et le jugement de valeur propre aux romanciers réalistes : « Tout était d'une propreté scrupuleuse, et il se détachait, ma foi, de cette nudité quasi-monacale, quelque chose de reposant, de serein, qui n'était pas désagréable. » (p. 176). Comparer avec Balzac : « Tout brillait d'une propreté monastique » (*Une double famille*) ou Flaubert : « Tout reluisait d'une propreté méticuleuse, anglaise » (*Madame Bovary*)<sup>4</sup>. C'est, d'ailleurs, certainement à cause de ces réminiscences d'une autre écriture (celle propre aux romanciers réalistes) dans le texte que Marcel Dugas affirme que Madeleine Grandbois est une romancière (p. 194). En tout cas, élaborer une telle préface permettrait de dégager clairement un rapport intertextuel et, donc, donnerait l'occasion de s'engager dans une voie permettant une recherche plus approfondie, pouvant mener à une classification qui aboutirait à une typologie d'un discours particulier et à des configurations sémantiques qui, on peut l'espérer, définiraient un imaginaire collectif circonscrit.

Mais revenons à l'art de Madeleine Grandbois qui sait pousser à l'extrême



ses talents de conteuse. Tous ses textes mettent en scène le docteur Plourde de Saint-Pancrace qui fait visiter à un jeune étudiant, venu se reposer des textes de lois, ce petit coin du Québec, entouré de montagnes et traversé par la rivière La noire. Ses contes comment généralement par la mise en rapport du passé avec la situation présente, parfois décrite assez longuement, dans laquelle l'auteur rend compte d'un aspect du village ou de ses habitants tel que l'étudiant les découvre. C'est alors que cet élément est resitué dans un contexte passé qui éclaire la banalité et la bonhomie de la scène d'un jour nouveau : « Eh bien ! Je vais vous raconter cette triste histoire, mais alors, dans sa vérité, et vous jugerez si elle ne vaut pas les hauts faits de vos personnages historiques ! » (p. 21). (voir aussi p. 66, 79, 102, 128). Cet art si balzacien de confronter l'apparence terne avec les secrets plus profonds (si l'on sait voir et écouter) rejoint, d'ailleurs, le maniement habile de l'antithèse qui est une source constante d'ironie : « Maria de l'Hospice, l'enfant abandonnée, bafouée, accusée, honnie par tous, puis jugée, et condamnée . . . Le Docteur Plourde fit craquer une allumette ; les demoiselles Marcotte sursautèrent et ensemble s'écrièrent : — Ah ! mon Dieu ! Dix heures et demie, et les rafraîchissements qui ne sont pas servis ! » (p. 41). Mais cette antithèse apparente rejoint toujours, chez elle, une conscience aiguë de la complémentarité indissoluble des opposés, ce qui a pour conséquence que l'on ne tombe jamais dans les enfantillages d'un manichéisme outrancier ou dans le simplisme d'un dualisme primaire. Le prouve, par exemple, la description admirable où l'on voit le curé, passionné de taxidermie, installer sur sa table « un magnifique crâne humain » (p. 63). Et l'on ajoute même que « les araignées filent en paix leur toile au creux de ses orbites. »

Ces oppositions débouchent sur un humour partout présent qui s'affirme dans des métaphores filées (« On l'eût dit taillé dans le bois, n'eût été le mouvement de ses épaules. Il semblait avoir pris racine dans le canot . . . » (p. 81)), dans l'emploi de certains qualificatifs démasquant les qualités de la production industrielle moderne

(« un équipement complet de campeur, depuis la poêle à frire en aluminium inusable . . . » (p. 90)) ou dans un jeu de miroirs très net grâce auquel on assiste au dédoublement des maisons et des êtres (« Mais oui, les deux uniques maisons du rang étaient en tout point identiques » (p. 130) ; « les Delma Grosleau viennent d'acquérir une paire de garçons superbes » (p. 131).)

Mais là où Madeleine Grandbois excelle, comme Gabrielle Roy dans ses nouvelles, c'est dans la peinture des mœurs, assez dures parfois, des villageois ainsi que de certains de leurs préjugés tenaces. Toutefois, elle n'y met pas l'outrance caricaturale du Bertrand Vac de *Saint-Pépin P.Q.*, par exemple, même si l'appât de l'or, omniprésent, pouvait permettre une telle exploitation : « Quant aux Allemands, personne de mémoire d'homme n'en avait entendu parler . . . On apprit ainsi que l'Allemagne était un peuple de barbares qui coupaient les pieds et les mains des enfants. » (p. 143). C'est, en tout cas, le conte qui donne le taux le plus élevé de préjugés, dénoncés par l'humour de l'auteur : « Irlandais par sa mère, il était batailleur et surnois. » (p. 28) ; « Regardez-la, morne, insensible, repoussante, dans sa laideur incroyable, car en vérité, le ciel s'est plu à donner à cette pécheresse les traits les plus hideux du péché » (p. 37). C'est bien souligner, ironiquement, que l'on combat les préjugés par des proverbes (il ne faut pas juger sur la mine) qui ne sont, eux-mêmes, que des préjugés lexicalisés sous forme lapidaire, et que, surtout, l'interprétation des indices n'est pas le point fort de l'humanité, en particulier quand la démangeaison herméneutique s'autorise d'une place prééminente dans la hiérarchie sociale et qu'elle s'engage dans les mystères de la parole de Dieu à qui l'on fait dire ou vouloir n'importe quoi.

Ainsi, les critiques de l'époque (1945) avaient tout à fait raison de saluer la naissance d'un écrivain de grands talents dont les contes, par le biais des aventures des villageois à la recherche de l'or, nous font voyager jusqu'en Australie (*La bague d'or*) dans une optique bien différente du *Journal d'un exilé politique aux terres*

*australes* de Léandre Ducharme<sup>5</sup>, autre ouvrage passionnant qui, à l'instar de celui de Madeleine Grandbois mériterait une relecture.

Patrick Imbert

Madeleine Grandbois, *Maria de l'Hospice*, présentation d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, 1980, 196 p.

Clément Legaré, *Contes populaires de la Mauricie*, Montréal, Fides, 1978.

Clément Legaré, *La bête à sept têtes et autres contes de la Mauricie*, Montréal, Quinze, 1980, 276 p.

Luc Lacourcière, *Catalogue raisonné du conte populaire français en Amérique du nord*, Célat, Archives du folklore, Université Laval, Québec.

Voir pour plus de renseignements sur ces jugements de valeur : Patrick Imbert, *Sémiostyle : La description chez Balzac, Flaubert et Zola*, Paris, Larousse, Revue Littérature n° 38, mai 1980, p. 106-128.

F.X. Prieur, *Notes d'un condamné politique de 1838 et L. Ducharme, Journal d'un exilé politique aux terres australes*, Montréal, Éd. du Jour, 1974, 245 p.